

CD 2001--109



Thursdays at Noon
presents

Music and Poetry
Thursday, November 8, 2001
12:10 pm. Walter Hall

Prof. Eric Domville will introduce the works to be performed on today's programme.

Claude Debussy
(1862-1918)

Trois poèmes de Stéphane Mallarmé (1913)

- I. Soupir
- II. Placet futile
- III. Éventail

John Hawkins
(born 1944)

Fair Weather (1999)
poem by Dorothy Parker

Michèle Bogdanowicz, mezzo-soprano
John Hawkins, piano

Maurice Ravel
(1875-1937)

Chansons Madécasses (1925-26)

French translations by Evariste Parny

- I. Nahandove
- II. Aoua!
- III. Il est doux...

Michèle Bogdanowicz, mezzo-soprano
Anna Poltorak, flute and piccolo
Ariel Barnes, cello
John Hawkins, piano

98 1009 (1)

On the Artists

Mezzo soprano **Michèle Bogdanowicz** will appear in the forthcoming Faculty of Music Opera Division production of Britten's *Albert Herring*. She studies voice with Prof. Jean MacPhail.

Eric Domville is a Professor Emeritus of English at Trinity College, University of Toronto. Most recently he gave pre-performance talks for the Canadian Opera Company on Puccini's *Il Tabarro* and Mascagni's *Cavalleria Rusticana*.

Since 1994 composer and pianist **John Hawkins** has organized the *Music and Poetry* lecture/concert series. Hawkins' latest work, a setting of W.B. Yeats' poem *Long-legged Fly*, will be heard on March 7, 2002 as part of this series.

Trois poèmes de Stéphane Mallarmé

I. Soupir

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme soeur,
Un automne jonché de taches de rousseur
Et vers le ciel errant de ton oeil angélique
Monte, comme dans un jardin mélancolique,
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur!
Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur
Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie
Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

II. Placet futile

Princess! à jalouser le destin d'une Hébé
Qui poind sur cette tasse au baiser de vos lèvres,
J'use mes feux mais n'ai rang discret que d'abbé
Et ne figurerai même nu sur le Sèvres.

Comme je ne suis pas ton bichon emparbé,
Ni la pastille, ni du rouge, ni jeux mièvres,
Et que sur moi je sais ton regard clos tombé,
Blonde dont les coiffeurs divins sont des orfèvres!

Nommez-nous...toi de qui tant de ris framboisés
Se joignent en troupes d'agneaux apprivoisés
Chez tous broutant les vœux et bêlant aux délires,

Nommez-nous...pour qu'Amour ailé d'un éventail
M'y peigne flûte aux doigts endormant ce bercail,
Princesse, nommez-nous berger de vos sourires.

I. Sigh

My soul rises toward your brow where dreams, O calm sister,
An autumn strewn with russet freckles,
And toward the shifting heaven of your angelic eye,
As, in a melancholy garden,
A white fountain faithfully sighs toward the Azure!
Toward the tender Azure of a pale and pure October
Which mirrors its infinite languor in the great pools
And, on the stagnant water where the tawny agony
Of the leaves stirs in the wind and digs a cold furrow,
Lets the yellow sun drag itself out in a long ray.

II. Futile Petition

Princess! in envying the fate of a Hebe,
Who appears on this cup at the kiss of your lips,
I use up my ardour, but my modest rank is only that of abbé
And I won't even appear nude on the porcelain.

Since I am not your bewhiskered lapdog,
Nor lozenge, nor rouge, nor affected games,
And since I know you look on me with indifferent eyes,
Blonde whose divine hairdressers are goldsmiths!

Appoint me...you whose many raspberried laughs
Are gathered into flocks of docile lambs,
Nibbling at all vows and bleating deliriously,

Appoint me...in order that Love, winged with a fan
May paint me fingering a flute and lulling the sheepfold,
Princess, appoint me shepherd of your smiles.

(Please turn page quietly!)

II. Éventail

O rêveuse, pour que je plonge
 Au pur délice sans chemin,
 Sache, par un subtil mensonge,
 Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule
 Te vient à chaque battement
 Dont le coup prisonnier recule
 L'horizon délicatement.

Vertige! voici que frissonne
 L'espace comme un grand baiser
 Qui, fou de naître pour personne,
 Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche
 Ainsi qu'un rire enseveli
 Se couler du coin de ta bouche
 Au fond de l'unanime pli!

Le sceptre des rivages roses
 Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est,
 Ce blanc vol fermé que tu poses
 Contre le feu d'un bracelet.

-Stéphane Mallarmé (1842-1898)

II. Fan

O dreamer, so that I might plunge
 Into pure pathless delight,
 Know well, by a subtle deceit,
 To keep my wing in your hand.

A freshness of twilight
 Comes to you at each flutter
 By which the imprisoned stroke pushes back
 The horizon, delicately.

Vertigo! Here space
 Shivers like a great kiss
 That, enraged at being born for no one,
 Can neither come forth nor be stilled.

Do you sense the wild paradise
 Like a fierce but shy laugh
 Flowing from the corner of your mouth
 Into the depths of the concealed folds!

The sceptre of rose shores
 Stagnant beneath golden evenings, this it is,
 This closed white flight that you rest
 Against the fire of a bracelet.

Fair Weather (from *Sunset Gun*-1928)

This level reach of blue is not my sea;
 Here are sweet waters, pretty in the sun,
 Whose quiet ripples meet obediently
 A marked and measured line, one after one.
 This is no sea of mine, that humbly laves
 Untroubled sands, spread glittering and warm.
 I have a need of wilder, crueller waves;
 They sicken of the calm, who knew the storm.

So let a love beat over me again,
 Loosing its million desperate breakers wide;
 Sudden and terrible to rise and wane;
 Roaring the heavens apart; a reckless tide
 That casts upon the heart, as it recedes,
 Splinters and spars and dripping, salty weeds.

-Dorothy Parker (1893-1967)

Chansons Madécasses

I. Nahandove

Nahandove, ô belle Nahandove!
L'oiseau nocturne a commencé ses cris,
la pleine lune brille sur ma tête,
et la rosée naissante humecte mes cheveux.
Voici l'heure: qui peut t'arrêter,
Nahandove, ô belle Nahandove?

Le lit de feuilles est préparé;
je l'ai parsemé de fleurs et d'herbes odoriférantes;
il est digne de tes charmes,
Nahandove, ô belle Nahandove!

Elle vient. J'ai reconnu la respiration précipitée
que donne une marche rapide;
j'entends le froissement de la pagne qui l'enveloppe:
c'est elle, c'est Nahandove, la belle Nahandove!

Reprends haleine, ma jeune amie;
repose-toi sur mes genoux.
Que ton regard est enchanteur!
Que le mouvement de ton sein est vif et délicieux
sous la main qui le presse!
Tu souris, Nahandove, ô belle Nahandove!

Tes baisers pénètrent jusqu'à l'âme;
tes caresses brûlent tous mes sens:
arrête, ou je vais mourir. Meurt-on de volupté,
Nahandove, ô belle Nahandove?

Le plaisir passe comme un éclair.
Ta douce haleine s'affaiblit,
tes yeux humides se referment,
ta tête se penche mollement,
et tes transports s'éteignent dans la langueur.
Jamais tu ne fus si belle,
Nahandove, ô belle Nahandove!

Tu pars, et je vais languir dans les regrets
et les désirs.
Je languirai jusqu'au soir.
Tu reviendras ce soir,
Nahandove, ô belle Nahandove!

Madagascan Songs

I. Nahandove

Nahandove, O lovely Nahandove!
The night bird has begun its calls,
the full moon shines on my head,
and the new-born dew moistens my hair.
Now is the hour: who can stop you,
Nahandove, O lovely Nahandove?

The bed of leaves is prepared;
I have strewn it with flowers and with fragrant herbs;
it is worthy of your charms,
Nahandove, O lovely Nahandove!

She comes. I recognized the rapid breathing
that comes from quick walking;
I hear the rustle of the loin-cloth that wraps around her:
it is she, it is Nahandove, the lovely Nahandove!

Catch your breath, my young friend;
rest on my lap.
How enchanting is your glance!
How quick and delightful is the motion of your breast
under the pressure of a hand!
You smile, Nahandove, O lovely Nahandove!

Your kisses penetrate to the soul;
your caresses burn my every sense:
stop, or I will die. Does one die of pleasure,
Nahandove, O lovely Nahandove?

Delight fades like a flash of lightning.
Your sweet breath falters,
your damp eyes close,
your head falls softly forward,
and your ecstasies melt into languor.
Never were you so beautiful,
Nahandove, O lovely Nahandove!

You leave, and I shall pine in yearning
and desire.
I shall pine until evening.
You will return tonight,
Nahandove, O lovely Nahandove!

(Please turn page quietly!)

II. Aoua!

Méfiez-vous des Blancs, habitants du rivage.
Du temps de nos pères,
des Blancs descendirent dans cette île.
On leur dit: Voilà des terres;
que vos femmes les cultivent; soyez justes,
soyez bons, et devenez nos frères.

Les Blancs promirent,
et cependant ils faisaient des retranchements.
Un fort menaçant s'éleva;
le tonnerre fut renfermé dans les bouches d'airain;
leurs prêtres voulurent nous donner un dieu
que nous ne connaissons pas;
ils parlèrent enfin d'obéissance et d'esclavage.

Plutôt la mort! Le carnage fut long et terrible;
mais, malgré la foudre qu'ils vomissaient,
et qui écrasait des armées entières,
ils furent tous exterminés.
Aoua! Méfiez-vous des Blancs.

Nous avons vu de nouveaux tyrans,
plus forts et plus nombreux,
planter leur pavillon sur le rivage.
Le ciel a combattu pour nous.
Il a fait tomber sur eux les pluies,
les tempêtes et les vents empoisonnés.
Ils ne sont plus, et nous vivons, et nous vivons libres.
Aoua! Méfiez-vous des Blancs, habitants du rivage.

III. Il est doux

Il est doux de se coucher, durant la chaleur,
sous un arbre touffu,
et d'attendre que le vent du soir amène la fraîcheur.

Femmes, approchez. Tandis que je me repose ici
sous un arbre touffu, occupez mon oreille
par vos accents prolongés.
Répétez la chanson de la jeune fille,
lorsque ses doigts tressent la natte,
ou lorsqu'assise auprès du riz,
elle chasse les oiseaux avides.

Le chant plaît à mon âme. La danse est pour moi
presqu'aussi douce qu'un baiser.
Que vos pas soient lents;
qu'ils imitent les attitudes du plaisir
et l'abandon de la volupté.

Le vent du soir se lève;
la lune commence à briller au travers des arbres
de la montagne.
Allez, et préparez le repas.

-French translations by Evariste Parny (1753-1814)

II. Aoua!

Beware of the Whites, dwellers of the shore.
In the time of our fathers,
Whites landed on this island.
They were told: here are lands;
may your women till them; be just,
be worthy, and become our brothers.

The Whites promised,
and yet they built entrenchments.
A menacing fort arose;
thunder was hidden in mouths of brass;
their priests wanted to give us a god
we did not know;
in the end they spoke of obedience and slavery.

Death rather than that! The bloodshed was long and terrible;
but, despite the thunder they spewed out,
which crushed whole armies,
they were all exterminated.
Aoua! Beware of the Whites.

Once again we saw tyrants,
stronger and more numerous,
planting their tent on the shore.
The heaven fought on our behalf.
It sent rain to fall on them,
tempests and poisoned winds.
They are no more, and we live, and live in freedom.
Aoua! Beware of Whites, dwellers of the shore.

III. It is sweet

It is sweet to sleep, during the heat,
under a leafy tree,
and to wait for the evening breeze to bring coolness.

Women, draw near. While I rest here
under a leafy tree, fill my ear
with your drawling accents.
Repeat the song of the young girl who,
when her fingers braid her plaits,
or when she sits beside the rice,
chases away the greedy birds.

The song delights my soul. The dance is for me
almost as sweet as a kiss.
Let your steps be slow;
let them mimic the attitudes of enjoyment
and the abandon of pleasure.

The evening wind arises;
the moon begins to shine
through the mountain trees.
Go and prepare the meal.